

— Auparavant, pendons tous ces gens aux vergues, cela fera bon effet.

Armand se mit à l'œuvre, aidé par M. Lenoël, qui était vindicatif, on le sait.

Quand tous les cadavres se balancèrent au-dessus du pont, ils mirent un canot à la mer, puis ils allèrent chercher la comtesse.

— Madame, lui dit Armand, vous allez rester avec ces gens-là, vos dignes compagnons. Vous serez rencontrée et recueillie, je vous laisse le soin d'inventer une fable pour justifier votre présence au milieu de ces pendus. Vous avez assez d'imagination pour vous tirer facilement d'affaire.

La comtesse était muette. Le désespoir et l'orgueil lui imposait silence ; elle regardait les cadavres d'un œil égaré ; Armand lui dit encore :

— Dans un an, prenez garde à vous ! Je vengerai Fernande.

Et il se laissa glisser dans le canot où M. Lenoël le suivit.

— Armand s'écria alors la comtesse d'une voix déchirante.

Mais il fit force de rames pendant que M. Lenoël, à la barre, mettait le Cap sur Syracuse ; on se souvient de l'histoire singulière de ce navire abandonné, à bord duquel des marins grecs trouvèrent des metelots italiens pendus et une femme. Celle-ci raconta que des pirates de Riff, de la côte marocaine, avaient attaqué le navire et avaient commis ces meurtres ; que, pour elle, en se cachant elle avait évité la mort. On se rappelle sans doute, que cette femme disparut et que quand la justice voulut la mander pour éclaircir toute cette affaire, on ne la retrouva plus. C'était la comtesse Ellora...

Aujourd'hui, Armand et son compagnon entraient dans le port de Syracuse. Personne ne prit garde à cette petite barque qui arrivait du large si matin. Pourquoi s'en préoccuper ? Elle ne portait aucune marchandise et les douaniers n'avaient pas à la visiter.

Armand avait heureusement sur lui conservé sa bourse M. Lenoël aussi ; tous deux s'informèrent du moyen le plus rapide de gagner Naples.

— Un train partait de Syracuse pour Messine, à huit heures ; ils le prirent. Ils passèrent le détroit, s'embarquèrent dans un wagon à Reggio, arrivèrent à Bari, de là à Foggia et, enfin ils prirent un train pour Naples.

En vue de la ville, ils se serrèrent la main en pleurant silencieusement :

— Nous allons voir sa tombe ! dit Armand

— Notre pauvre petite Fernande, dit M. Lenoël.

Il était plus de minuit !... Ils prirent une voiture et se firent conduire à la pension Suisse ne se doutant pas de l'effroyable spectacle qui les y attendait.

XXV

LE DÉNOUEMENT

Lorsqu'ils arrivèrent à la pension Suisse, ils furent surpris de voir la police remplir les corridors de l'hôtel.

Un sinistre pressentiment les saisit, et, le cœur serré, et sans mot dire, ils se précipitèrent vers la chambre de Fernande.

Selon les habitudes de tous les agents du monde, les agents laissèrent passer : entre qui veut dans une souricière.

En pénétrant dans l'appartement de Fernande Armand vit l'antichambre remplie de monde ; on lui barrait la route.

Il ne douta pas qu'un malheur fût arrivé.

A coup de paules il se fit passage et pénétra dans la chambre à coucher de la jeune fille.

Une scène affreuse s'offrit à ses yeux.

Sur son lit, Fernande étendue, livide, morte, exangue,

ayant à la tempe une goutte de rosée pourpre...

Sur un fauteuil, Madejo ou plutôt le Fulminante, revolver au poing, mais les bras inertes et le front fracassé...

Autour d'une table, des magistrats dressant un procès-verbal...

Armand, fou de désespoir, se jeta sur le corps de Fernande et le couvrit de baisers,

Les agents voulurent l'arrêter, mais M. Lenoël dit un mot aux magistrats et ceux-ci firent signe à leurs subordonnés qui sortirent.

Le jeune homme, écrasé par l'émotion, laissa retomber la morte sur le lit funèbre et il alla rouler en chancelant sur une chaise en pleurant comme un enfant.

M. Lenoël alla déposer un baiser sur le front de Fernande, puis revenant vers les magistrats, il les questionna.

Ceux-ci lui montrèrent une lettre, suprême adieu du Fulminante à la vie, à la gloire étrange des héros de la montagne, à l'amour qu'il avait rêvé.

M. Lenoël apprit alors l'épouvantable vérité.

Le Fulminante ayant surpris le vampire hideux, penché sur le front de Fernande et suçant à la tempe la dernière goutte de sang de la jeune fille.

Le monstre glissant des mains du Fulminante avait bondi vers la fenêtre ouverte, avait gagné les toits par des prodiges d'adresse et de légèreté ; il avait disparu...

Alors le célèbre roi des montagnes avait écrit ce qui s'était passé en quelques lignes ; terminait ainsi :

Placé, par ma volonté, au-dessus des lois, en dehors de la société, échappant à ses tribunaux, il me reste un juge, MOI !

"J'ai voulu cette femme, et je n'ai pas su la sauver des dangers qui la menaçaient ; elle a péri par ma faute : je me condamne à mort."

Et il s'était tué.

Les magistrats reçurent la déclaration de M. Lenoël et d'Armand attestant que c'était bien le Fulminante dont le cadavre était là, sous leurs yeux donnèrent l'ordre de l'enlever.

Le lendemain même une foule innombrable de lazaroni et de gens du peuple escortaient un convoi très simple.

C'était celui du Fulminante qui, malgré ses crimes, restait l'idole de Naples.

Trois jours après le crime, un autre enterrement sillonnait les rues.

A celui-là cent mille personnes y assistaient, et on y comptait plus de mille voitures, y compris celle du préfet, représentant l'autorité royale.

La cité entière voulait rendre le dernier hommage à cette jeune fille que tous les Napolitains avaient admirée, que cette ville artiste adorait, et que vivante, on saluait reine par sa beauté incomparable.

Armand et M. Lenoël marchaient derrière le cercueil jonché de roses blanches ; sur le passage, des voix amies lançaient des paroles de pitié et de sympathie.

Lorsque la cérémonie fut terminée, quand une montagne de fleurs eut caché la tombe provisoire, quand Naples eut défilé en larmes devant la morte regrettée, Armand et M. Lenoël reprirent silencieux et désolés, le chemin du port.

Deux ans se sont écoulés.

Tous les héritiers de l'immense fortune que madame de Burnoff convoitaient avec tant d'acharnement sont morts, sauf deux : Armand et M. Lenoël.

La comtesse a cessé toute tentative contre eux.

Cependant ils ont vécu sans se cacher ; ils ont repris possession de leur petit hôtel de Neuilly.

M. Lenoël s'est remis à pêcher comme jadis.

Armand travaille avec un acharnement sombre.

Chaque jour il va déposer avec M. Lenoël, une fleur